

I.- Une région particulière

1) Un paysage de montagnes ...

Un romancier des Abruzzes, Ignazio Silone, conseille de découvrir la région depuis un avion à 10.000 mètres d'altitude, c'est ainsi que l'on voit le mieux le profil des montagnes. Car les Abruzzes sont d'abord une région de montagnes et de collines, ayant peu de plaines, la plus montagneuse de l'Italie péninsulaire, celle qui en a les plus hauts sommets. Elle est isolée du



Latium à l'Est par une série de chaînes, elle est isolée des Marches au Nord par d'autres chaînes, et elle n'est ouverte que vers le Sud, le Molise et le Tavoliere des Pouilles et vers le Nord par le bord de mer. L'histoire a consacré cette géographie : les Abruzzes, qui sont au centre de l'Italie (au niveau de Rome) ont presque toujours été rattachées à l'Italie du Sud et politiquement intégrées au Royaume de Naples, et



on comprend pourquoi elles ont toujours été un lieu de passage



privilegié du Nord au Sud (un « *vado* », sentier des Monti della Laga, aurait été, selon la légende, le parcours d'Hannibal descendu combattre les Romains). Son territoire a 65% de montagnes, et qui dit zone de montagne dit zone d'agriculture pauvre, où fut important l'élevage du mouton.

Au Nord on trouve le **Monte dei Fiori** qui culmine à 1792 mètres ; au Nord et Nord-Est les **Monti della Laga** (photo à gauche) dont le sommet est le **Monte Gorzano** de 2458 mètres et dont les pentes

douces et herbeuses, sans forêts, sont favorables au pâturage des moutons. À l'Ouest, entre le Latium et les Abruzzes, le **Monte Velino**, le sommet le plus élevé de la chaîne Velino-Sirente (2486 mètres), dépouillée, désertique et caillouteuse, d'où on peut apercevoir par beau temps les deux mers. Comme dans les autres chaînes, sont présents le loup et le sanglier.

Viennent ensuite les **Monti Simbruini**, frontière avec le Latium, dont le nom vient du latin « *sub imbribus* » (= sous les pluies), qui culminent à 2015 mètres au Monte Cotento et dominent la vallée du



Liri ; ils sont appelés aussi « la montagne de la capitale », car de là partent vers Rome les deux fleuves Simbrivio e Aniene qui couvrent les besoins de la ville en eau. Plus bas, la **Montagna Grande** et le **Monte Cornacchia** (2003 mètres, photo page précédente à droite), un des lieux de refuge de l'ours brun *marsicano* . Au Sud on trouve les **Monti della Meta** dont le sommet le plus haut est le **Monte Petroso**, 2247 mètres, entre Latium, Abruzzo et Molise (photo ci-contre).

Enfin, au centre de la région, s'élèvent les deux plus hautes chaînes des Abruzzes, le **Gran Sasso** et les **Monti della Maiella**. La première culmine au **Corno Grande** (2912 mètres, = La Grande Corne) et la seconde au **Monte Amaro** (2795 mètres) ; elles sont séparées par le détour vers l'Est du fleuve Aterno, qui devient ensuite le Pescara.



Le **Gran Sasso** était appelé par les Romains « *Fiscellus Mons* » (=Mont du Nombriil, parce que situé au centre de la péninsule italienne) ; son nom actuel ne date que de la Renaissance. Il fut escaladé pour la première fois en 1573 par un bolognaise, Francesco De Marchi, par le versant occidental ; le versant oriental ne fut conquis par Orazio Delfico qu'en 1794. Depuis, le Gran Sasso est devenu un centre important d'alpinisme et de ski, et on y a construit de nombreux refuges. Il contient un des grands Parcs Nationaux protégés (Voir plus loin).



En 1968, pour le passage de l'autoroute 24 de Rome à Pescara par l'Aquila et Teramo, on entreprit le percement du Grand Tunnel du Gran Sasso, long de 10,176 kms ; mais les roches calcaires du massif laissent pénétrer l'eau, et en 1970, la machine perça une immense nappe d'eau qui alimentait de nombreuses sources, et cela provoqua un jet d'eau et de boue qui emporta les machines, tua 11 personnes et inonda la partie basse de la ville d'Assergi qu'il fallut évacuer ; par ailleurs cela rabaisa à 600 mètres le niveau de la nappe et contribua à assécher en tout ou en partie la plupart des sources. La construction du tunnel dura 25 ans et coûta près de 2000 milliards de lires (100 lires = 0,0516 euros). Une galerie parallèle est utilisée comme voie d'accès aux laboratoires souterrains de l'Institut National de Physique Nucléaire, qui a fait récemment les expériences sur les neutrinos.



Le Gran Sasso 1) Le Corno Grande, 2) Vue depuis le Campo Imperatore. 3) L'Hôtel Campo

Le Gran Sasso est assorti d'un grand plateau d'une altitude de 1800 mètres, **Campo Imperatore**. C'est un lieu important pour ses activités sportives et pour son observatoire astronomique (photo ci-contre). C'est à l'Hôtel Campo que Mussolini fut emprisonné en 1943 par le Grand Conseil Fasciste, puis libéré par un commando SS allemand. L'autre grande chaîne du centre est celle de **La Maiella** (panorama sur la photo page suivante). Quatre de ses monts dépassent les 2500 mètres : le Monte Amaro (2793 m.), I Tre Portoni (2653 m.), Il Pesco Falcone (2657 m.) et le Monte Acquaviva (2737 m.).



Certains versants comportent de nombreuses grottes, dont la « Grotta del Cavallone », où se déroule une partie de « *La Figlia di Iorio* » de Gabriele d'Annunzio. Le massif présente de nombreux lieux de culte (ce qui fit que Pétrarque appela cette région « *domus Christi* »), dont plusieurs ermitages rupestres célèbres, où vécurent au moins deux papes, Victor VIII en 1053 et surtout Célestin V, Pietro da Morrone, celui que Dante condamna peut-être pour avoir démissionné en 1294, pour laisser la place à Boniface VIII. Il était créateur de l'Ordre des Célestins. Pour Pline l'Ancien, La Maiella était le « *Père des monts* ». La Maiella a une faune originale : chamois, cerfs, fouines, lynx, loutres, loups, aigles royaux, autours, faucons, mésanges... dont certains sont visibles dans le Parc National de La Maiella.



2) ... de collines et de conques

Au-delà des montagnes, s'étend une zone de collines sur 25 à 30 kms, qui descendent jusqu'à la côte, de terrains sablonneux sillonnés de cours d'eau. Et entre les montagnes s'ouvrent de grandes « conques »,



hautes vallées, autrefois des lacs, comme la Conca Aquilana (Vallée de l'Aterno), la Conca di Sulmona, et la Conca del Fucino, dont le lac presque aussi grand que le lac de Garde n'est asséché qu'entre 1854 et 1870. Les noms des agglomérations de la **Conca Aquilana** disent sa richesse en eau : Onna (de « *Unda* » = l'eau), « *Bagno* » (= le Bain), L'Aquila (qui vient de « *Acquilis* » = plein d'eau, à moins que ce ne soit de « *l'aquila* », l'aigle, emblème de l'empereur Frédéric II). La **Conca di Sulmona** (ou Valle Peligna, du grec « *peline* » = boueux) a une altitude de 300 à 400 mètres, c'est un des plus anciens lieux d'habitation humaine : selon

la tradition, Sulmona aurait été fondée par le héros troyen Solimo en 1180 av.J.C. La **Conca del Fucino** était un immense lac alimenté par la rivière Giovenco ; son nom viendrait d'une algue qui lui donnait parfois la couleur d'une « *fucina* » (= la forge), mais on l'appelait aussi « lac des Volsques », du nom de la population qui l'habitait. César, puis l'empereur Claude tentèrent déjà de l'assécher en creusant un canal d'écoulement de 7 kms de long, mais l'assèchement ne fut réalisé qu'à partir de 1854 par le prince Torlonia, avec l'aide d'un ingénieur suisse et d'un agent français. L'opération occupa 4.000 ouvriers pendant 24 ans, et se traduisit par la construction d'un réseau de canaux de 285 kms. De cette région (la « *Marsica* », pays des « *Marsi* ») proviennent le



Cardinal Mazarin et le romancier Ignazio Silone (Voir plus loin). (Ci-dessus, Conca del Fucino)

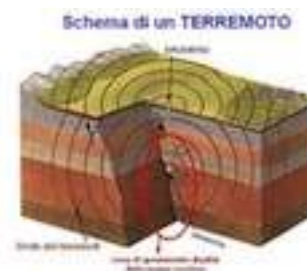
La côte est droite et uniforme, basse et sableuse au Nord, plus accidentée au Sud. Elle n'a pas de grands ports naturels, et quelques petits ports comme Pescara et Ortona ; elle est devenue un important centre de tourisme balnéaire (Voir à gauche la



côte de Vasto, vers le Sud et à droite, une vue de la côte Nord).

3) Une région où la terre tremble !

Les Abruzzes sont une région à grand risque sismique. On sait que notre croûte terrestre est une sorte de puzzle de plaques irrégulières et rigides qui flottent sur le flot de matériel en fusion du centre de la terre. Ces plaques se déplacent selon la remontée de matériel venu des profondeurs et provoquent des mouvements qui se diffusent le long des failles, c'est-à-dire les fractures qui peuvent bouger. L'effet de ces mouvements est plus fort dans les points de contact entre les failles ; c'est le cas de l'Apennin, qui est sur le lieu de contact entre la plaque africaine et la plaque eurasiatique, sur une faille qui sépare



la botte italienne de la Sardaigne et de la Corse, où s'est créée la mer Tyrrhénienne, et où depuis presque deux millions d'années l'Italie se déplace vers l'Est. Quand les plaques sont comprimées l'une contre l'autre, cela développe une énergie qui se libère à un moment donné par un tremblement de terre là où il y a un point faible à l'intérieur de la croûte terrestre, comme c'est le cas à environ 10 kms de profondeur sous la zone de l'Aquila (Voir le site www.focus.it/perche_il_terremoto_in_abruzzo_C12).

Les Abruzzes doivent donc subir des tremblements de terre réguliers, dont certains provoquent des destructions de monuments et de nombreuses victimes. Les plus désastreux de l'époque récente sont les suivants (Voir les sites : Terremoti in Abruzzo) : 1315 à l'Aquila, 1348-49, où l'Aquila est complètement détruite, 1455, 1459, 1456, 1462, toujours autour de L'Aquila, Ortona et Sulmona, 1631, 1646, 1703 (degré IX de l'échelle de Mercalli à l'Aquila, 8000 morts), 1706 (dans la Maiella), 1762 (dans la région de Chieti), 1874, 1878, 1881, 1888 (Teramo), 1904, 1915 (Avezzano et toute l'aire du Fucino, plus de 29.000 victimes sur 120.000 habitants), 1950, 1958. Le dernier tremblement de terre est celui du 6 avril 2009 qui détruit toute la zone de l'Aquila (Degré VIII-IX sur l'échelle de Mercalli), anéantit le village de Onna, oblige à fermer l'autoroute 24, fait écrouler une partie des églises, et fait apparaître des milliers de sans-abris.

Malgré les promesses du gouvernement, les problèmes de reconstruction n'ont guère avancé. (Voir à gauche, images de l'Aquila en avril 2009).

Cet élément explique quelques aspects de l'architecture, par exemple l'absence de hauts

clochers dans les églises de l'Aquila.

II. L'histoire des Abruzzes

1) Les peuples italiques

La région est habitée depuis le paléolithique, l'âge de la pierre taillée au début du Quaternaire, dont plusieurs gisements nous ont laissé des traces (Pòpoli, Chieti), avec des restes d'os et de pierres taillées. C'étaient surtout des chasseurs installés dans des grottes. Vers 13.000 à 11.000 av.J.C., on commence à trouver le long de la côte des groupes qui recueillent des mollusques. ; le climat favorise alors un début d'élevage et d'agriculture. De la phase ultime, on trouve dans les grottes des traces d'obsidienne venant des îles Lipari, ce qui induit l'existence de voyages commerciaux abondants

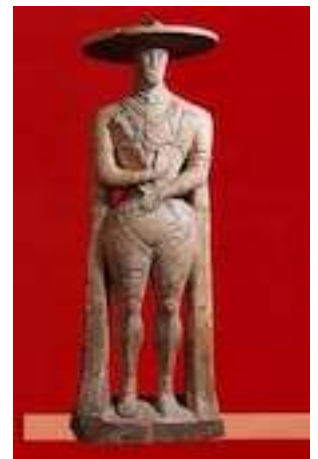
Du néolithique (vers 2200 av. J.C.), on a retrouvé des céramiques peintes, suivies de céramiques noires à gravures géométriques de la **civilisation apenninique** (âge du bronze moyen, vers 1500 av. J.C.), probablement en rapport avec la civilisation de Mycènes. L'élevage de chèvres et de moutons est l'activité dominante, avec la pratique de la transhumance saisonnière, de la montagne aux vallées. Il est possible que cette civilisation ait été introduite par des groupes de bergers venant des Pouilles ou des Marches qui fusionnèrent avec les



groupes néolithiques.

À partir du début du premier millénaire apparaît la **civilisation italique** que l'on appelle « **picena** » arrivée vers le milieu du IIe millénaire (voir ci-contre la statue de guerrier de Capestrano, du VIe siècle av. J.C., au Musée de Chieti). Les Piceni avaient pour symbole le **pic-vert**, célébré pendant le « *ver sacrum* » (le printemps sacré). On trouve des traces de création de villes par des Troyens (Sulmona par Solimo, compagnon d'Énée), par des Grecs (Teate Marrucinarum = Chieti par des compagnons d'Achille ; Hatria, = Atri, fondée par des Illyriens ; Histonium fondée par Diomède après la guerre de Troie), ou des Phéniciens (Interamnia = Teramo) ; Amiternum aurait été fondée par des Sabins.

La région est occupée par un ensemble de tribus : « **Picenti** » (les anciens « **Piceni** »), « **Pretuzi** », « **Marrucini** » (fondateurs de Teate Marrucinarum = la « *touta marouca* »), « **Peligni** » (qui avaient pour capitale Corfinium, qui fut pendant un an la capitale de l'Italie, avant la guerre sociale de 89 av.J.C. et avant d'être transformée en municipe par les Romains), « **Vestini** » (de Pinna = colline, aujourd'hui Penne, et de Peltuinum. C'étaient des adorateurs de Vesta), « **Marsi** » (fils de Mars, ayant pour capitale Marruvium. Cf Virgile, *Énéide*, livre VII. Ils occupaient aussi Angizia, du nom d'une de leurs déesses préférées), et plusieurs groupes de « **Sammites** » (Aufidena, au Sud) qui s'étendent ensuite vers la Campanie, « **Èques** », « **Frentani** » (Illyriens installés à Ortona, Vasto et Anxanon, ancien



village du paléolithique du Ve millénaire av. J.C. ; ils furent les plus farouches adversaires des Romains). Leur organisation était la ville-État (la « *touta* »), centres d'échanges et de liens religieux ; ils ont en effet de nombreuses divinités anciennes ou adoptées de la Grande-Grèce, comme Hercule (Voir ci-dessus à droite le Temple d'Hercule à Sulmona). Leur économie continue à être basée sur l'élevage, en transhumance. On arrive autour du Ve et IVe siècle av.J.C.



Chacune de ces tribus avait un dialecte, dont certains, comme celui des Piceni, sont reconnus parfois comme n'étant pas d'origine indoeuropéenne. La plupart étaient des langues « sabelliques », langues de l'ensemble osco-ombrien (voir ci-contre la diffusion des dialectes osques). On a des traces du dialecte des Marrucini, une inscription, le bronze de Rapino, une invocation aux dieux :

[1] *aisos pacris totai*
maroucai lixs
assignas ferenter.
aiuiatas toutai.
 [5] *maroucai ioues.*
patres ocres tarin
cris iouias. agine
iafc esuc agine asum
ba[-]ju [-]poleenis feret
 [10] *regen[-] di[-]i cerie. iouia.*
pacrsi. eituam am. aten
s uenalinam . ni ta[-]ja. nipis. pedi. suam

Oh dieux bienveillants
 pour la loi du peuple marrucino :
 que les servantes de Jupiter assignées au service
 dans la citadelle « Tarincri » de notre père Jupite
 après les auspices pris par les Marrucini,
 soient assignées au nouveau service sacré,
 que la prêtresse de Jupiter
 les assigne au juste rite de Ceria jupitérienne
 pour en accroître la gloire.
 Les dieux bienveillants ont établi
 que personne ne touchera l'offrande de l'échange
 sinon à la fin du juste rite.⁽¹⁾

On possède aussi un document de dialecte des Marsi, le « *bronze d'Antino* », offert aux « *meddix* » (magistrat suprême d'un peuple itaque).

2) La romanisation des Abruzzes

Les Romains durent mener trois guerres pour conquérir les territoires samnites ; à cette époque, la République romaine avait commencé ses conquêtes et possédait déjà le nord de la Campanie et la ville étrusque de Véies (Voir la carte ci-contre sur les territoires de Rome et des Samnites au IVe siècle av.J.C.). Les Samnites étaient aussi un peuple conquérant qui avait étendu ses possessions en Campanie et cherchaient à se développer vers la Grande-Grèce. Les deux peuples avaient d'abord signé des alliances qui leur permettaient de s'étendre dans d'autres directions, mais c'était le contrôle du Sud qui était en question, et le premier conflit éclata en 354 av.J.C., à propos de la conquête de Capoue. La première guerre samnitique dura de 343 à 341 av. J.C. et se termina par un nouvel accord entre les deux peuples. La guerre reprit de 326 à 304 pour la conquête de Naples ; les Romains y subirent d'abord une grande défaite : faits prisonniers, les légionnaires, pour être libérés, durent subir le « *subjugatio* », c'est-à-dire passer nus sous un arc de lances, les « *Fourches caudines* ». Après d'autres défaites jusque dans le Latium, les Romains furent vainqueurs en 305 av.J.C. Cette guerre provoqua une forte urbanisation de paysans, dont les champs avaient été ravagés, et qui durent les revendre à bas prix à de grands propriétaires.



Une troisième guerre samnitique commença en 298 contre les Samnites, les Étrusques et les Ombriens, alliés aux Gaulois Senones (ceux qui avaient conquis Rome en 390 av.J.C.). Ils la gagnèrent en 293 av.J.C. après des batailles d'extermination de la population samnite ; c'est après cette guerre que le latin devint la langue officielle de l'Italie péninsulaire.

(1) Voir le site « Bronzo di Rapino », ainsi que les sites « Dialecto marrucino », « dialetto peligno », « dialetto sabino », « dialetto marso », « dialetto piceno », « dialetto volsco », « dialetto vestino », « dialetto equo », « dialetto ernico ». L'ouvrage de référence est : Giacomo Devoto, *Gli antichi italici*, 2a edizione, Firenze, Vallecchi, 1951

L'avancée des Romains vers le territoire des Piceni commença en 299 av. J.C. : les Piceni furent d'abord alliés de Rome contre les Samnites et les Gaulois. Les Romains occupèrent bientôt tous les territoires qui entouraient celui des Piceni, et ceux-ci se retournèrent contre Rome. Vaincus, ils demandèrent en vain la citoyenneté romaine. Rome refusa malgré les propositions des Gracques et cela provoqua la reprise de la « guerre sociale » à partir de 91 av. J.C. entre Rome et presque tous les peuples italiens : les élites italiennes voulaient participer à la gestion du pouvoir politique ; ils s'organisèrent en **Ligue Italique** qui établit sa capitale à Corfinium. Les Piceni émis une monnaie qui fut la première à comporter le nom « Italie » (écrit ici en osque : « *Viteliù* ». Voir photo ci-contre). Après plusieurs batailles, ils obtinrent la citoyenneté romaine, mais Rome mit encore deux ans pour soumettre les derniers rebelles. Cette naturalisation conduisit au renforcement des villes et à une réorganisation administrative, le droit de vote étant par exemple lié à la présence physique aux séances de vote ; il fallait aussi payer les frais de transport, et ce ne sont donc que les bourgeois riches qui purent participer à cette nouvelle vie politique.



Les Romains étaient maintenant maîtres des Abruzzes. C'est ici que naquirent l'historien **Salluste** en 86 av. J.C à Amiternum, le poète **Ovide** à Sulmo en 43 av.J.C. et l'historien **Asinio Pollione** (76 av. J.C.-4 apr. J.C.), ami d'Auguste et créateur de la première bibliothèque publique. Au IIe siècle, Rome ouvre la **Via Valeria**, de Rome à Pescara, suite de la Via Tiburtina, qui permit la communication des deux mers, bouleversa le système tribal traditionnel et provoqua la diaspora des Samnites dans tout l'Empire. Auguste fit des Abruzzes la IVe Région de l'Empire.

3) Le Haut Moyen-Âge

C'est à partir du VIe siècle que l'on commença à parler d'« *Aprutium* » (Abruzzo), dérivé du nom latin de « *Pretutium* », le territoire de Teramo. Les invasions « barbares », la résistance des Byzantins, qui occupaient quelques villes (Amiternum, Ortona, Vasto), puis l'arrivée des Longobards, bouleversèrent la structure romaine et l'économie impériale, pour laisser place à une économie rurale de caractère servile, où les paysans tentent, de façon assez libre, de travailler les anciennes grandes propriétés (les « *latifondi* ») et les terres des anciennes villas. C'est sur cette base que s'installent les féodalités en un



Abbaye de San Clemente a Casauria : la façade, la lunette du portail central, un détail de la lunette, l'intérieur à trois nefs

ensemble de « *castra* », centres fortifiés autour d'un château, première forme d'aristocratie foncière féodale. C'est aussi le temps où se construisent les grandes abbayes, comme **Saint Clément a Casauria**, créée en 871 entre Pòpoli et Chieti par un petit-neveu de Charlemagne, plusieurs fois endommagée (la dernière fois par le tremblement de terre de 2009) et restaurée dans un style intermédiaire entre le roman et le gothique cistercien. « Casauria » est dérivé du nom du temple romain antérieur : « *casa aurea* » ou « *casa « Urii »* (*Urios* = une des formes de Jupiter). Les restes de S. Clément, pape et martyr, furent transportés dans cette abbaye en 872. Sur la lunette du portail, on voit S. Clément ayant à sa droite les saints Fabius (soldat

romain d'Algérie et condamné à mort au IV^e siècle) et Cornelius (pape en 251 et martyr) et à sa gauche l'abbé Leonate (abbé de 1152 à 1192) montrant l'abbaye qu'il a fait reconstruire. La façade est précédée



S. Giovanni in Venere

d'un grand portique à 3 arcades.

D'autres abbayes sont construites à la même époque, celle de **Corròpoli**, la **Badia Morrone**, sur laquelle l'ermite Pietro Angeleri da Isernia (le futur pape Célestin V, celui qui fit « le grand refus », démissionnant de sa fonction de pape au bout de 5 mois) installa au XIII^e siècle le siège de l'ordre des Célestins, l'abbaye de **San Bartolomeo**, de 962, sur le Gran Sasso, **San Giovanni in Venere** (Photo à gauche), du VIII^e siècle, vers Ortona, une des plus importantes des Abruzzes, le monastère de **San Benedetto in Perillis** (Photo à droite), du VIII^e-IX^e



S. Benedetto in Perillis

siècles, l'église de **San Pietro ad Oratorium** (Photo ci-dessous), dans le Gran

Sasso, fondée par le Longobard Didier au VIII^e siècle, avec ses fresques du XIII^e siècle, l'abbaye de **Santa Maria di Faifula**, entre



S. Maria ad Vicum

Termini et Campobasso, dont Pietro Angeleri fut abbé, l'abbaye de **Santo Spirito a Maiella**, du IX^e siècle, restaurée par Pietro Angeleri, l'abbaye de **Santo Stefano in**



S. Pietro ad Oratorium

Rivomare, près de Vasto, construite par les Bénédictins en 842, l'abbaye de **San Vincenzo al Volturno**, au Sud de Sulmona, de 705-07, l'église de **S. Maria ad**

Vicum (Photo à gauche), antérieure à l'an Mille et une des mieux conservées. La plupart de ces abbayes ont été restaurées à partir du XII^e siècle et gardent peu de traces de l'édifice originel.

Mais, en-dehors de ces traces de vie religieuse intense, animée par les Bénédictins, cette période d'histoire des Abruzzes reste obscure.

4) Du Moyen-Âge au XVI^e siècle : de l'autonomie à la domination espagnole

C'est à partir de l'occupation des Normands en 1143 que les Abruzzes commencèrent à faire partie du Royaume de Sicile. L'empereur Frédéric II réorganisa la région, avec Sulmona comme capitale, et la vie politique et culturelle reprit jusqu'au XVI^e siècle. Pour l'empereur, les Abruzzes étaient une région en opposition à la papauté romaine, et il est vrai que ce fut toujours un lieu de refuge pour les tendances antiromaines de l'Église ; en particulier, le mouvement franciscain spirituel s'y développa ; un des premiers disciples de François d'Assise fut **Tommaso da Celano** (1185-1560. Celano est une petite ville au sud de l'Aquila), auteur des premières *Vies* de François, condamnées ensuite par le pape au profit de celles de S. Bonaventure ; on lui attribue aussi la paternité du « *Dies irae* ». La région donna aussi naissance à **Pietro Angeleri (Pietro del Morrone)** (1209-1296), ermite fondateur de l'ordre des Célestins (voir sa statue ci-dessus) ; élu pape en juillet 1294, il démissionne en décembre de la même année, ne pouvant supporter ni la vie aristocratique de la cour pontificale, ni la politisation de l'Église ; il fut remplacé par Boniface VIII, pape que Dante met en enfer ! L'événement le plus important du XIII^e siècle fut cependant la fondation de la ville de l'Aquila en 1254. Nous reviendrons plus loin sur sa fondation, mais qu'elle fût guelfe ou gibeline, il est probable que la création de cette ville à partir des « châteaux » de la région correspondait aussi bien aux intérêts de l'empereur (elle limitait le pouvoir des barons, qui contestaient le gouvernement centralisé de l'empereur) qu'à ceux du pape, qui créait une ville « libre », de tradition guelfe, qui pourrait équilibrer le choix de



l'empereur de situer la capitale à Sulmona. Toujours est-il que la ville fut protégée par le pape Alexandre IV, qui y transféra l'évêché, elle fut détruite par Manfred et reconstruite aussitôt après par Charles d'Anjou, allié du pape. L'Aquila devint ainsi la principale ville du Royaume, après Naples, et cela contribua fortement au développement de la Région : l'Aquila eut des industries textiles florissantes, une Université, les premières typographies d'Italie à la fin du XVe siècle. Le premier imprimeur fut **Adam de Rothvil**, allemand venu de Venise en 1481, remplacé 4 ans après par **Eusanio Stella** ; un autre imprimeur d'incunables (livres imprimés entre 1450 et 1501) fut **Battista Alessandro Iaconello**. L'Aquila était aussi autorisée à battre monnaie. On y construisit une église par château de fondation (au nombre légendaire de 99), sur le modèle de S. Maria di Collemaggio.

Ce développement fut d'une part religieux : venue à L'Aquila de **S. Bernardin de Sienne**, le grand prédicateur du XVe siècle, présence à L'Aquila de **S. Giovanni da Capestrano**, qui lutta contre tous les « infidèles », les « *fraticelli* » franciscains (les partisans de la règle de pauvreté de François d'Assise), les musulmans, les juifs (il fit écrire au pape Nicolas V une bulle contre les juifs, nombreux dans les Abruzzes) et **S. Giacomo della Marca**, ami des deux précédents et créateur du Mont de Piété de L'Aquila, le troisième d'Italie ; construction de nombreuses églises et monastères...). Mais le développement fut d'autre part artistique et littéraire : **Buccio di Ranallo** (1294-1363) écrit une chronique historique de l'Aquila en dialecte des Abruzzes, une *Légende de Sainte Catherine d'Alexandrie* et des poèmes. Un autre chroniqueur de l'Aquila en latin fut **Alessandro De Ritiis** (1434- ?), un franciscain



auteur de la plus intéressante histoire de la ville entre 1493 et 1497, trop négligée par la plupart des historiens. La gloire littéraire des Abruzzes culmina avec le poète et musicien **Serafino dei Ciminelli dell'Aquila** (1466-1500), formé à Naples par le musicien Josquin Després, et qui passa au service de Ferdinand II de Naples, puis d'Élisabeth Gonzague à Urbino, puis d'Isabelle d'Este à Mantoue. À Naples, il fréquenta aussi Giovanni Pontano et Jacopo Sannazaro. C'était un improvisateur, très populaire dans les cours, de « *strambotti* » (octave populaire à rime alternée au début et à rime plate à la fin) et d'épigrammes.

Aux XIVe et XVe siècles, les Abruzzes partagèrent les luttes internes des factions du Royaume de Naples, tout en subissant tremblements de terre et épidémies de peste noire. Les guerres furent violentes entre **Jeanne I d'Anjou** (Photo ci-contre), reine de Naples et les partisans de son premier

mari qu'elle avait fait assassiner, entre **Jeanne II d'Anjou** et ses adversaires, entre la famille d'Anjou et la famille d'Aragon, entre les « condottieri » Braccio da Montone (pour Jeanne II, puis pour lui-même) et Muzio Attendolo Sforza (au service du pape et des Anjou). De ces troubles, les Aragonais sortirent vainqueurs en 1443 dans le Royaume de Naples ; ils sont remplacés par les rois d'Espagne à partir de 1503. Les villes comme l'Aquila cherchèrent toujours à défendre leur autonomie :

par exemple en 1423, la ville résista pendant plus de 13 mois à l'assaut de Braccio da Montone et l'emporta finalement, sauvant ainsi Rome des ambitions du condottiere. C'est au XVe siècle que L'Aquila connut sa plus grande expansion, agrandissant son « *contado* » (les campagnes qui entouraient la ville et lui appartenaient) et obtenant des rois de Naples d'importants privilèges. La ville était aussi le plus grand centre sur la route de Florence à Naples par Perugia, Terni, puis Sulmona, Isernia et Teano, car la route qui passait par Rome était peu fréquentée, infestée de marais et de brigands ; les Anjou, rois de Naples, qui avaient besoin de communiquer avec leurs possessions françaises, entretenaient et protégeaient cette route, qui était une des plus utilisées par les diplomates, les marchands, les lettrés. Une des sources principales de richesse de L'Aquila était l'élevage des moutons et le travail de la laine, et la Corporation de l'Art de la Laine était à la tête de la ville, qui produisait aussi de la soie, du safran (vendu ensuite dans toute l'Europe), des armes. Ville commerçante et guerrière, L'Aquila avait donc jusqu'en 1500 une prospérité et une autonomie exceptionnelles.



Une des sources principales de richesse de L'Aquila était l'élevage des moutons et le travail de la laine, et la Corporation de l'Art de la Laine était à la tête de la ville, qui produisait aussi de la soie, du safran (vendu ensuite dans toute l'Europe), des armes. Ville commerçante et guerrière, L'Aquila avait donc jusqu'en 1500 une prospérité et une autonomie exceptionnelles.

Cette autonomie ne fut abolie que par **Charles-Quint** (1500-1558), roi d'Espagne et empereur du « Saint Empire Romain » (Photo ci-dessus, Tiziano, *Carlo Quinto*, 1548). Déjà les Aragonais avaient commencé

à doubler les taxes payées par la ville au Royaume (taxes sur le vin et la viande au détail, ce qui mécontentait les classes les moins riches, et taxes sur le sel) : cela provoqua l'assassinat en 1485 de l'envoyé du roi de Naples, Antonio Cicinello, qui venait faire appliquer les nouvelles lois fiscales et qui avait introduit plusieurs centaines de soldats dans la ville. Il s'ensuivit un long conflit qui se termina en 1486 par la paix signée entre la ville et le Royaume.

La rupture se produisit en 1528 : les paysans étaient exaspérés par la présence des soldats espagnols qu'ils devaient loger, nourrir, et qui avaient souvent peu de respect pour leurs femmes et leurs filles. Le dernier jour de 1528, les paysans armés de pioches et de fourches attaquèrent les soldats et en tuèrent un certain nombre. Cette révolte, fondée sur la misère économique et l'exploitation morale, fut appuyée par les pro-français et les comtes Franchi. Le vice-roi, le Prince d'Oranges, avec ses troupes de lansquenets allemands, qui venaient de s'entraîner en 1527 dans le sac de Rome, ravagea la ville, pilla les églises, et fit construire la forteresse qui lui permettrait de contrôler la ville ; les plus grandes cloches des églises furent fondues pour en fabriquer les canons. Ce fut le début de la décadence de L'Aquila et de toute la région des Abruzzes, qui devint pour les Espagnols une zone de défense contre de possibles avancées françaises (forteresses de Civitella del Tronto, Chieti, L'Aquila...).

5) De la domination espagnole à l'unité de l'Italie

La décadence culturelle suivit la décadence militaire, et la culture s'atrophia au cours du XVI^e siècle. L'Abruzzo ne produisit pratiquement que des fêtes et des représentations théâtrales pour les Nobles qui avaient pris le pouvoir et pour les représentants de l'Espagne. La misère était générale et profonde et il est significatif qu'un des grands saints de l'époque se soit consacré à l'aide aux malades, aux infirmes et aux incurables, comme **S. Camillo De Lellis** (1550-1614), illettré, fondateur des Camilliens. Il est aussi caractéristique que les quelques intellectuels de la Région passent leur vie ailleurs, comme **Gian Pietro Carafa** (1476-1559), le cardinal de Chieti, futur pape Paul IV, qui fonde l'ordre des Théatins (de «*Theate*», nom latin de Chieti), et contrôleur général de l'Inquisition ; ou le jésuite **Alessandro Valignani** (1539-1606), de Chieti, réorganisateur des missions catholiques en Indes Orientales et au Japon, sur la base des doctrines de la Contre-Réforme (Voir son portrait à droite).



Une révolte, éclatée en 1648, suite à celle de Masaniello à Naples en 1647, fut vite réprimée par les troupes espagnoles. Le 2 février 1703, un tremblement de terre terrible ravagea la Région et surtout L'Aquila, il y eut des milliers de morts. À partir de cette date, ce fut Pescara qui prit peu



à peu la tête de la région : c'était un lieu stratégique sur la route Nord-Sud, et un point de passage obligé des armées et des commerçants. Pescara fut la seule ville à soutenir la révolution jacobine libérale de Naples en 1799, guidée par le **duc Ettore Carafa d'Andria** (1768-1799), descendant d'une des plus grandes familles napolitaines, exécuté par les Bourbons après la révolution, en même temps que le général **Gabriele Manthonè** (1764-1799). Par souci de leur autonomie, les populations des Abruzzes furent également hostiles aux armées révolutionnaires françaises, qui se livraient souvent à des déprédations et à des vols d'objets précieux dans les églises ou les palais, et au jeu militaire européen de Napoléon qui faisait des membres de sa famille les rois des pays conquis. Cependant la Région resta fidèle aux deux rois nommés par Napoléon, **Joseph Bonaparte** puis **Joachim Murat**. Celui-ci devint même populaire par ses talents de cavalier et de guerrier (Photo ci-contre de Murat, roi de Naples). Murat fut

assisté par nombre de réformistes inspirés par les Lumières françaises, parmi lesquels **Melchiorre Delfico** (1744-1835), juriste et économiste, probablement franc-maçon et auteur de la proclamation («*Proclama di Rimini*») envoyée par Murat le 30 mars 1815 pour appeler les Italiens à lutter contre l'Autriche et conquérir leur indépendance, premier (et seul) de l'époque à parler d'unité et d'indépendance de l'Italie. Melchiorre traduisit aussi pour le roi la constitution espagnole de 1812. De Chieti étaient aussi originaires des hommes comme **Ferdinando Galiani** et l'explorateur de l'Afrique **Giovanni Chiarini**.

Le Risorgimento commença en 1820 dans les Abruzzes par une révolte militaire de deux officiers de l'armée des Bourbons qui imposèrent au roi d'accorder une constitution analogue à celle accordée par l'Espagne en 1812. Elle fut commandée par **Guglielmo Pepe** (1783-1855). Les armées autrichiennes l'emportèrent ; mais les patriotes italiens, patriciens et hommes de culture, continuèrent à se réunir autour de la *Giovine Italia* de Mazzini⁽²⁾, et firent des tentatives d'insurrection en 1833, 1837 (à Penne) et 1841, qui furent durement réprimées par les Autrichiens, qui envoyèrent de nombreux insurgés en prison ou à l'exécution. La révolution de 1848 obligea le roi de Naples à accorder une constitution, vite retirée quand les troupes reprirent le contrôle de la région, et envoyèrent de nombreux patriotes en prison.

En 1860, lorsque Garibaldi arriva à Naples, la population des Abruzzes manifesta sa joie, et demanda l'annexion de la Région au Royaume de Piémont-Sardaigne. L'annexion fut confirmée par le plébiscite du 21 octobre 1860. Les Républicains se tinrent à l'écart, ce n'était pour eux que le passage d'une monarchie à une autre.

6) Après l'Unité de l'Italie, le brigandage

L'Unité ne changea pas grand-chose à la situation économique des Abruzzes, et elle fut vécue pendant près de 10 ans comme une manifestation de conquête coloniale du Sud par le Nord. Peu de revendications des Abruzzes furent prises en compte par le gouvernement italien : par exemple la demande de transformation en Université de l'ancien Lycée des Abruzzes ne fut pas acceptée ; le tracé des lignes ferroviaires créées ne correspondit pas aux souhaits de la Région.

Cela provoqua dans les Abruzzes comme dans les autres régions du Sud un mouvement populaire très puissant, que l'État piémontais ne sut que réprimer féroce en l'appelant « **grand brigandage** », sans vouloir comprendre que c'était avant tout la réaction de paysans écrasés par le nouveau royaume. La distance était énorme entre le « pays légal » et le « pays réel » : le premier était le fait d'une petite minorité de citoyens aisés, dotés du droit de vote en fonction du cens qu'ils payaient, et qui étaient donc les seuls détenteurs du pouvoir politique et administratif ; le second était composé de millions de paysans et travailleurs, misérables et analphabètes, dévastés par les maladies endémiques et épidémiques et par la faim, et privés de tout droit politique. Cette réalité générale était encore aggravée par la distance existant entre le Nord et le Sud. De plus ce ne furent que les riches qui profitèrent de la confiscation des biens ecclésiastiques revendus à bas prix. Il aurait fallu faire à partir de cette confiscation une révolution agraire, mais le choix fut autre, et beaucoup de « brigands » furent conscients que les « *voleurs étaient les riches et que les tuer et leur reprendre les biens n'était que justice* ».

Enfin, le service militaire imposé dès 1861 par le roi d'Italie, fut refusé par les jeunes du Sud : ils étaient envoyés pour cinq ou six ans dans des régions inconnues, devaient laisser leurs terres incultes dans des villages qui n'avaient plus que des vieillards, des femmes et des enfants ; ils prenaient donc le maquis et rejoignaient les bandes déjà constituées (En décembre 1860, 20.000 sur 72.000 répondirent à l'ordre de mobilisation). Par ailleurs, un certain nombre de soldats errants de l'armée des Bourbons, démobilisés se joignirent aux brigands. Ce mécontentement des paysans se conjuga vite avec le soutien donné par la papauté et par les anciens rois de Naples réfugiés à Rome, ce qui permit au gouvernement piémontais de présenter le brigandage comme un phénomène réactionnaire de reconquête du Sud par les Bourbons. Ce fut en partie vrai de 1860 à 1861 : un des objectifs fut d'empêcher le referendum pré-unitaire et de favoriser le retour de l'ancien monarque bourbon.

Le brigandage commença en Sicile lorsque les paysans constatèrent que Garibaldi ne faisait pas la réforme agraire qu'il avait promise. Il se poursuivit dans toute la partie continentale du Royaume de Naples, et en particulier dans les Abruzzes. Dans cette région, le brigandage commença dès 1860, avec la constitution de la bande de **Felice et Giuseppe Marinucci** et de **Antonio La Vella** qui fut éliminée en 1863. Très active fut la bande des **Introdacquesi**, commandée par **Giuseppe Tamburrini** (« Colaizzo »), **Concezio Ventresca**, **Pasquale Fontanarosa** et **Pasquale Del Monaco**, arrêtés et jugés en 1868. Une des



Brigands dans les Abruzzes

⁽²⁾ Voir notre Cahier *Histoire de l'Unité italienne*.

plus violentes fut la **Bande de la Maiella** de **Angelo Camillo Colafella** di Sant'Eufemia, **Pasquale Mancini** (« Mercante »), **Domenico Valerio d'Atessa** (« Cannone », le bandit des moulins), Giovanni Di Sciascio, Salvatore Scenna et Nicola Marino, active jusqu'en 1868. On peut citer encore la Bande de **Croce di Tola**, dit « Crocitto » dans la vallée de Peligna, capturée en 1871. Fabiano **Primiano Marcucci** fut aussi capturé en 1871, condamné à mort puis aux travaux forcés, libéré en 1911, où il fut accueilli par toute la population de son village. Sur le Mont Sirente, il y avait eu au début du siècle la bande de **Gaetano Mammone** (1756-1802), qui resta un héros populaire dont on utilisait le nom pour faire peur



Une « brigantessa »

aux enfants et qui fut un des premiers modèles de « brigand » loué par le roi de Naples qui l'appela « le vrai soutien du trône » parce qu'il était en lutte contre les Français. On le voit dans un film assaisonner ses spaghettis avec du sang humain. Il y avait dans les Abruzzes 39 bandes actives. Beaucoup de femmes s'y joignirent, par amour ou conviction.

Il est vrai que les brigands étaient cruels, sans pitié, et qu'ils massacraient ceux qui leur résistaient, terrorisaient même souvent les soldats piémontais envoyés pour les combattre ; ils s'attaquaient aux rares notables qui échappaient à la misère, le médecin, le notaire, le bourgeois libéral, le curé ... Mais ils étaient surtout le résultat de la misère profonde des masses de paysans, de bergers, de charbonniers, de ramasseurs de bois. Dans l'histoire de l'Italie unifiée, on a voulu retenir seulement – en en parlant le moins possible – que c'était un phénomène de « brigandage » suscité par les anciens souverains de Naples et

par le pape qui voulaient essayer de récupérer leurs royaumes. La réalité fut plus profonde que cela, et révélatrice de l'histoire des Abruzzes, la misère tragique de la majorité de la population.

La répression du banditisme exigea l'envoi de 120.000 soldats piémontais, sans compter les milices locales et les Gardes Nationaux. Il est difficile d'estimer le nombre de brigands actifs dans les bandes, de même que le nombre de victimes de cette guerre civile. Le général La Marmora, un des commandants de cette armée répressive, avoua avoir tué 7151 brigands en deux ans dans les Abruzzes, mais les historiens doublent généralement le chiffre, et beaucoup estiment à plus de 100.000 le nombre total de victimes de la guerre. Cavour était déjà décidé à employer tous les moyens pour conquérir le Sud et en 1863 le Parlement italien vota la loi Pica, qui imposa l'état de siège dans le Sud. Quant aux soldats tués par les brigands, on en dissimula aussi le chiffre pour ne pas alarmer la population du Nord.

Le mépris des officiers pour les paysans était total : « *Nous sommes ici dans une population qui, bien qu'en Italie et née italienne, semble appartenir aux tribus primitives de l'Afrique... et il n'est donc pas nécessaire de parler ici de choses qui ne sont même pas accessibles à leur intelligence. Ici donc, haine et rancœur, désir de pouvoir et de vengeance, ici envie, ici toutes les plus basses et lâches passions, tous les vices les plus repoussants, les plus infâmes iniquités de la nature humaine* »⁽³⁾. Même les libéraux de gauche partageaient le même sentiment. Il y avait certes parmi les « brigands » des voleurs et des bandits de droit commun ; mais parmi les paysans, il n'y avait qu'une alternative, « *vivre à genoux ou mourir debout* ».⁽⁴⁾ Il fallut attendre 1875 pour qu'une première enquête parlementaire commence à comprendre la myopie de la classe dominante précédente ; sa conclusion était : « *Le genre de vie des paysans est tel, que devenir brigand est une amélioration plutôt qu'une aggravation de leur condition, et c'est pourquoi aucun d'eux ne répugne à prendre le maquis* ».

Voilà donc un aspect des Abruzzes, souvent oublié, dans la période qui suivit l'unité italienne.

7) Après l'Unité, la renaissance culturelle : culture savante et populaire

Cependant après l'Unité, on peut constater un nouveau développement culturel des Abruzzes. D'une part la région donna naissance à un grand nombre d'écrivains et d'artistes ; la plupart iront vivre à Rome ou à Naples, après avoir passé leur jeunesse dans les Abruzzes : ce sont les centres culturels les plus

⁽³⁾ Cité par A. Bianco di Saint Jorioz, *Il brigantaggio alla frontiera pontificia*, 1864.

⁽⁴⁾ Sur le brigandage, il y a de nombreux livres parmi lesquels : Benedetto Croce, *Storia del Regno di Napoli*, Bari, 1926, et le récent Giordano Bruno Guerri, *Il sangue del Sud, Antistoria del Risorgimento et del brigantaggio*, Mondadori, 2010, 298 pages ; le livre donne une abondante bibliographie de livres et sites Internet sur la question.

importants dont ils avaient besoin pour être connus et diffusés, mais ils ont toujours chanté leur attachement à leur terre natale.

Le plus connu est sans doute **Gabriele D'Annunzio** (1863-1938), né à Pescara ; son œuvre est multiple, mais au moins deux textes s'inspirent des émotions et des révoltes du peuple des Abruzzes, les *Novelle della Pescara* (1902), – dont certaines étaient déjà parues dans *Il libro delle Vergini* (1884) et dans *San Pantaleone* (1886) – et *La figlia di Iorio*, une tragédie pastorale en trois actes qui eut un grand succès lors de sa création à Milan en 1904, avec des décors et des costumes de Francesco Paolo Michetti (Photo de D'Annunzio ci-contre à droite).



Un autre grand écrivain des Abruzzes est **Benedetto Croce** (1856-1952), né à Pescasseroli, au Sud de Sulmona, le grand philosophe et historien italien du XXe siècle, antifasciste, résistant et fondateur du Parti Libéral ; il partit très jeune à Naples (Photo ci-contre à gauche).



Francesco Paolo Tosti (1846-1916), musicien né à Ortona, roi de la romance et de la chanson, fut maître de musique de la reine Marguerite de Savoie, femme d'Umberto I, puis de la famille royale d'Angleterre ; il écrivit des centaines de romances. **Francesco Paolo**

Michetti (1851-1929), né à Tocco da Casauria, ami des autres artistes contemporains des Abruzzes, D'Annunzio, **Costantino Barbella** (1852-1925), sculpteur, Francesco Paolo Tosti, qui firent partie du « Cenacolo Michettiano » qu'il créa à Francavilla ; il étudia profondément les traditions des Abruzzes et s'en inspira pour sa peinture de scènes populaires. **Michele Cascella** (1892-1989), né à Ortona, est un peintre internationalement connu en particulier pour ses peintures de paysages des Abruzzes, et qui a son musée à Pescara. Plus récemment, l'écrivain **Ignazio Silone** (1900-1977), de Pescina (l'Aquila), décrit les paysans du Fucino dans son roman



Fontamara (1933) diffusé dans le monde entier. **Ennio Flaiano** (1910-1972), journaliste, dramaturge et scénariste, fut collaborateur de Federico Fellini dans plusieurs de ses films, *I Vitelloni*, *La dolce vita* et *Huit et demi*. Mais on pourrait citer quantité d'autres créateurs, philosophes, philologues, musiciens, astrologues, médecins, peintres, une artiste de cinéma comme Elena Sangro (1901-1973), ou un sportif comme Juan Manuel Fangio (1911-1995) né en Argentine dans une famille émigrée des Abruzzes, etc.

Mais ce qui compte encore plus pour l'ensemble de la population, c'est la permanence des fêtes populaires traditionnelles, très nombreuses dans toute la région, la reprise des poésies et des chansons populaires, qui rappellent l'évolution de la pauvreté et misère des débuts du siècle jusqu'à la situation d'aujourd'hui, dans une volonté de se rattacher à un passé encore vivant pour créer un avenir différent mais qui n'oublie pas son origine. Ce sont souvent des fêtes religieuses, comme la **crèche vivante de Rivisondoli** (Province de l'Aquila), qui fut créée en 1951 pour rappeler le massacre perpétré par les nazis à Pietransieri, le 21 novembre 1943 (après avoir tué tout le bétail, les soldats de Kesselring massacrèrent 128 habitants, dont 34 enfants de moins de 10 ans, dont ils laissèrent les cadavres dans la nature jusqu'à l'été)⁽⁵⁾ L'édition de 2011 a actualisé l'événement en faisant jouer les rôles de la Vierge et de Saint Joseph par deux jeunes palestiniens, tandis que l'enfant Jésus était joué par le dernier né du village. À Sulmona, pour Pâques, on fête la **Résurrection du Christ**. À l'Aquila, le 29 août, on rappelle la « **Perdonanza** », bulle publiée en 1294 par le pape Célestin V, après son couronnement dans l'église de Collemaggio. Le pape avait accordé à tous les fidèles qui visiteraient Collemaggio une indulgence plénière et une remise

⁽⁵⁾ En 2009, un film sur ce massacre a été réalisé par Anna Cavasini et Fabrizio Franceschelli, *Il sangue di Limmari*, avec la participation de la seule enfant qui avait survécu alors au massacre. Voir le site Internet « Pietransieri ». Sur les fêtes voir le site : www.carobruzzo.net qui en donne une description détaillée, et les sites cités à « Sviluppo culturale dell'Abruzzo ».

de tous leurs péchés, indulgence qui n'était accordée alors qu'aux participants à une croisade ; le pape suivant, Boniface VIII, tenta en vain d'annuler et de détruire la Bulle conservée et fêtée contre son gré par les habitants de l'Aquila.

D'autres fêtes sont plus liées aux traditions magiques populaires, comme celle des « *serpari* », des serpents, le premier jeudi de mai à Cocullo (L'Aquila) : les jours précédents, les jeunes gens du pays ramassent des serpents sans danger pour l'homme (diverses sortes de couleuvres) et se promènent dans les rues en les tenant à la main, et le moment le plus fort est celui où la statue de saint Dominique Abbé (protecteur contre la morsure des serpents) est promenée dans le village avec des quantités de serpents qui s'y accrochent, tandis que les fidèles embrassent la statue du saint (Photo ci-contre à



droite).



Le 16 janvier, on fête à Villavallelunga la « *Panarda* », un banquet pantagruélique où chacun doit manger tout ce qu'on lui propose (en souvenir du récit très ancien où une femme aurait vu son enfant dans la gueule d'un loup, et aurait prié saint Antoine, qui aurait obligé le loup à ne pas manger le petit. Elle aurait alors promis de faire la fête chaque année en l'honneur du saint). Le 16 janvier aussi, à Fara Filiorum Petri (Chieti), on allume 12 grands faisceaux de joncs (les « *farchie* ») hauts de 10 mètres (il y a 12 quartiers dans le village) en l'honneur de saint Antoine, qui aurait éloigné des ennemis allumant un grand feu dans un bois voisin du village (Photo ci-contre à gauche).

Toutes ces fêtes sont des moments de grande socialisation entre les membres de la communauté et aussi avec les touristes qui y sont accueillis.

III. – L'économie

1) La situation socio-économique : l'émigration

Depuis plus de cent ans, l'émigration a été une des caractéristiques de la vie sociale et économique des Abruzzes. Il y avait une tradition de migration qui datait déjà de la période où l'élevage des moutons et la transhumance étaient la base de l'économie régionale : on vivait dans les hauts plateaux de La Maiella et du Gran Sasso et l'hiver, on descendait à pied avec les bêtes vers les pâturages des Pouilles ; les habitants des Abruzzes sont ensuite allés participer au développement urbain de Rome ; enfin, ils se sont livrés à l'émigration vers les Etats-Unis, le Canada et le Nord de l'Europe, faisant des Abruzzes une région où la densité démographique est une des plus faibles d'Italie. Entre 1900 et 1914, ce sont plus de 672.000 travailleurs qui quittent la Région, soit environ 45.000 par an. Cette hémorragie est le résultat d'une violence sociale qui a marqué la vie culturelle de la région : la misère sociale qui suivit d'abord l'Unité, puis la seconde guerre mondiale. C'était le bouleversement d'un temps où ce qui comptait, c'était la « *culture du lieu* », le lieu de naissance, le village, alors que nous sommes souvent passés à une « *culture du temps* » qui n'envisage que le présent

À titre indicatif, entre 1961 et 1971, ont émigré à l'étranger 160.275 personnes, dont 116.584 dans les pays européens ; entre 1983 et 1990, 16.136 personnes ; de 1991 à 2000, seulement 9.163 ; un grand nombre sont rentrées au pays après la crise du pétrole de 1973-4. Mais dans la même période (1983-1990), environ 60.000 personnes se sont déplacées dans des communes hors de la région (Piémont, Lombardie, Marches, Émilie-Romagne, Latium), tandis qu'entre 1972 et 1982, ces régions avaient accueilli 82.000 personnes des Abruzzes (chiffres donnés par l'ISTAT, l'institution italienne de statistiques, équivalent de l'INSEE français). On constate donc une diminution considérable du phénomène de l'émigration. On compte cependant dans le monde plus de 1.200.000 émigrés des Abruzzes, regroupés dans des associations. Et on pratique toujours l'émigration saisonnière.

Par contre, les Abruzzes sont devenues une région d'immigration ; on note l'arrivée d'hommes et de femmes qui trouvent du travail dans le commerce ambulancier, l'activité agricole (ils sont « *braccianti* », travailleurs à la journée), les entreprises de nettoyage, le bâtiment, la fonction de « *badante* » (aide-

ménagère à domicile pour les vieillards et les enfants). L'ISTAT donne les chiffres suivants : 6.334 étrangers en 1981, 8.309 en 1988, 18.934 en 1999.

2) L'économie – La transhumance

L'activité la plus ancienne des Abruzzes est l'élevage des moutons, et le climat rude de l'hiver contraignait les bergers à se déplacer vers les zones plus tempérées du Tavoliere des Pouilles. C'est ce transport que l'on appelle la « transhumance ». Les bergers restaient dans les montagnes des Abruzzes de mai à octobre et ils descendaient pendant les 7 autres mois. La transhumance commence probablement à l'âge du bronze, quand arrivèrent parmi les agriculteurs des Abruzzes les bergers et chercheurs de métaux venus de l'Anatolie ; elle dure jusqu'à ce qu'apparaissent les moyens de transport par chemin de fer ou par camion.

Le déplacement des troupeaux se faisait par des

sentiers appelés les « *tratturi* » ; les plus étroits mesuraient 11 mètres et les plus larges 18,50 mètres, ils se prolongeaient parfois jusqu'à 250 kms ; il en reste encore quelques-uns. Le long de chaque « *tratturo* » étaient prévus des refuges pour les bêtes et les bergers, et des pâturages protégés. Le mot « *tratturo* » existe depuis les derniers siècles de l'empire romain : sa forme latine indiquait le privilège d'usage gratuit



du sol de propriété d'État dont bénéficiaient les fonctionnaires, et qui fut étendu aux bergers utilisant les voies publiques pour la transhumance. L'usage fut ensuite confirmé par les Normands, les Aragonais et les Bourbons. Le réseau couvrit alors tout le Sud, de l'Aquila à Tarente, et commanda la construction de nombreux villages, d'églises, de tavernes. Aujourd'hui, les « *tratturi* » sont de grands musées à ciel ouvert, qu'un décret de 1976 a déclarés d'intérêt public archéologique.

On n'avait pas alors de moyens

modernes de conservation du lait, et la fabrication du fromage était réalisée sur place par le « *cacciaro* » ; les bergers étaient accompagnés par leurs chiens bergers puissants dressés dans les Abruzzes à protéger les moutons des attaques de loups et des ours. Les Abruzzes sont une région propice à la présence de ces deux carnassiers depuis l'Antiquité, et il n'y avait pas encore de barrières électriques ! Un troupeau de 1.000 brebis exigeait au moins 7 à 10 bergers, avec leurs assistants ; une entreprise de 15 à 20.000 brebis employait de 150 à 200 personnes. Pour un total de 2 à 3 millions de brebis transhumantes, on calculait qu'il fallait de 20 à 30.000 personnes.

La « transhumance » (vient de « *trans* » = à travers + « *humus* » = la terre) était déjà l'activité principale des Samnites, où les hommes s'occupaient du troupeau et les femmes filaient et tissaient la laine pour en faire des



habits et des couvertures. Les Romains considérèrent l'élevage comme une des activités les plus nobles et les plus rentables, et ils réglementèrent et établirent un contrôle public sur la transhumance. Après la chute de l'empire romain, la disparition du pouvoir politique provoqua aussi celle de la transhumance, qui ne fut redécouverte qu'au XI^e siècle par les Normands, puis redéveloppée par Frédéric II et par les Aragonais. Surtout à partir de l'Unité, les terres des « *tratturi* » furent utilisées en grande partie pour la culture ; quelques sentiers sont aujourd'hui transformés en circuits touristiques à pied, à cheval ou à bicyclette.

L'ISTAT indique qu'aujourd'hui, les Abruzzes élèvent 309.194 moutons, dont 216.435 sont en état de production. Chaque année sont vendus presque 6 millions de kilos de viande et 2,3 millions de litres de lait. La valeur de la production est d'environ 22,5 millions d'euros, et une entreprise moyenne encaisse environ 50.000 euros par an. C'est peu, mais cela permet de vivre, et un certain nombre de jeunes recommencent à se consacrer à l'élevage. Mais on pratique souvent l'élevage fixe dans des bergeries, et on développe celui des bovins à viande.

3) Deux cultures mythiques, le safran et la réglisse

Le *Crocus sativus safrani* est une plante de la famille des iridacées, qui vient de Crète. Elle n'est cultivée qu'en Asie mineure, en Iran, en Europe centrale, et en Italie dans la région de L'Aquila, et un peu en Sardaigne.



Sa fleur, qui va du lilas clair au violet pourpre, est importante économiquement, parce qu'elle est utilisée en cuisine comme épice. On l'utilise aussi pour teindre des tissus et comme produit de beauté. On se sert du pistil rouge.

La culture du safran (« *lo zafferano* ») était connue dans l'Antiquité, citée par Homère, Virgile, Pline et Ovide comme arôme et comme colorant des tissus ; le Crocus est cité par le *Cantique des Cantiques* (4-14), ; en Grèce, on l'utilisait pour faire des couronnes et pour orner le lit nuptial ; à Rome on en mettait sur les tombes comme souhait de vie éternelle. Le crocus est le sujet de nombreuses légendes : en Grèce on pensait que le dieu Mercure en consommait pour renforcer son désir sexuel. On l'utilisait aussi comme dot pour les filles à marier, et on dit que Charlemagne en avait toujours sur lui pour acheter des tissus précieux durant ses

voyages.

La plante fut introduite par les Arabes en Espagne quand ils envahirent le pays en 961 ; le nom vient du mot arabe « *zaafaran* » (l'or rouge) qui nous arrive à travers le latin « *safranum* ». C'est le dominicain **Santucci** qui introduisit les bulbes dans les Abruzzes, avant 1300 ; c'est la région de L'Aquila (Navelli, d'où Santucci était originaire) qui resta spécialisée dans sa production ; tout le travail se fait encore à la main, et il faut 200.000 fleurs pour obtenir un kilo de safran. La récolte doit se faire durant deux semaines, le matin, avant le lever du soleil, à la fin de l'été.



Une autre plante traditionnelle dans les Abruzzes est la **réglisse** (« *la liquirizia* ») dont le nom signifie « racine douce ». La *Glycyrrhiza glabra* est une plante originaire d'Asie et de la région méditerranéenne ; elle était connue depuis 5.000 ans par l'Asie et les anciens Égyptiens et elle était recommandée par les Grecs pour le traitement des ulcères et de la toux, et Hippocrate et d'autres médecins grecs ou romains la prescrivait pour soigner l'asthme, les affections pulmonaires et pour cicatriser les blessures ; de grandes quantités en ont été retrouvées dans la tombe de Toutankhamon ; rustique, elle ne craint pas le gel et pousse dans les terrains calcaires ou argileux, développant un rhizome d'où s'étendent des stolons et des racines dont on utilise celles de 3 ou 4 ans ; on les ramasse en automne, on les fait sécher, et on en fait des tisanes ou des petits rouleaux à mâcher. La réglisse est introduite en Italie au XV^e siècle par des Pères Dominicains, dans un monastère d'Atri.

L'Italie produit chaque année 25 millions de kilos de caramel à base de réglisse, obtenus à partir de 30.000 tonnes de racine, dont 10% est cultivée sur place, le reste importé de Chine, Afghanistan, Pakistan et Turquie ; outre les Abruzzes, les régions de production sont la Calabre (la meilleure du monde, disent les spécialistes), les Pouilles, la Basilicate et la Sicile. Au-delà de ses utilisations pharmaceutiques, la réglisse est utilisée pour arrêter de fumer, pour ralentir les pertes de mémoire chez les vieillards et comme composante des produits anti-incendies.

4) L'agriculture

La majorité des terrains des Abruzzes est occupée par les pâturages et par les bois ; c'est seulement sur la zone côtière et dans les conques (de L'Aquila, du Fucino, de Sulmona et des Campi Palentini) que les terres agricoles couvrent les 4 cinquièmes de la surface. Surtout dans les zones de montagne, la propriété foncière est très parcellisée, à l'exception des grands pâturages et bois communaux ; ailleurs le métayage est en voie de diminution rapide.



L'olivier et la vigne sont les deux cultures les plus significatives. **La vigne** occupe 36.000 hectares, essentiellement sur les collines et produit 5 millions de quintaux de raisin; la production de vin est d'environ 3 à 4 millions d'hectolitres, dont 800.000 hectolitres de vins DOC (Montepulciano d'Abruzzo, Trebbiano d'Abruzzo, Controguerra) auxquels s'ajoutent environ 10% de la production de vins IGT (Indication Géographique Typique). Presque 90% de la production de vins vient de la province de Chieti. Plus de 85% du vin est produit et vendu par les coopératives sociales, au nombre de 40 ; le produit final compte environ 100 millions de bouteilles. La France n'importe presque aucun vin des Abruzzes.

La vigne

- - Montepulciano e Trebbiano d'Abruzzo DOC
- - Montepulciano d'Abruzzo DOC "Terre dei Vestini"
- - Montepulciano d'Abruzzo DOC "Casauria o Terre di Casauria"
- - Controguerra
- - Montepulciano d'Abruzzo DOC "Colline Teramane" DOCG

La culture de **l'olivier** est un autre point fort de l'agriculture des Abruzzes, produisant environ 1.350.000 quintaux d'olives et 240.000 quintaux d'huile (5e place des régions italiennes). Les Romains connaissaient déjà bien la culture de l'olivier et le commerce d'huile avec la capitale était prospère ; Virgile et Ovide nous en parlent. Avec les invasions, la production décline et ne reprend qu'au XIIe siècle avec les installations bénédictines ; elle s'écroule à nouveau avec l'occupation espagnole, et ne reprend qu'au XVIIIe siècle. La surface des oliveraies augmente régulièrement, occupant environ 60.000 entreprises, dont 75% ont moins de 2 hectares d'oliviers. La transformation est aussi fragmentée, comportant environ 6.000 pressoirs, et la vente se fait surtout directement par les producteurs (Ci-contre, carte des oliveraies).



Un troisième secteur est celui des **fruits et légumes**, qui représente environ 1/4 des revenus agricoles ; dans ce domaine aussi, la fragmentation des unités de production nuit au développement. Les **pêches** sont un des fruits les plus cultivés dans la région du Trigno ; signalons les **tomates** (vallée du Sangro, pour une production de 350.000 quintaux), les carottes le long de la côte de Teramo, les pommes de terre d'Avezzano.



Environ 10.000 entreprises pratiquent cette culture. Une des plantes propres aux Abruzzes est le « **tortarello** », une sorte de melon de la côte adriatique, de 40 à 50 cm. de long, qui remplace la consommation du concombre (Voir photo suivante à gauche).

La Région produit aussi du **blé dur** (1,5 millions de quintaux), pour la fabrication des pâtes (les De Cecco sont des Abruzzes), et du **blé tendre** (1 million de quintaux) pour la panification ; on cultive un peu d'orge, et la montagne redécouvre l'épeautre. Les céréales sont présentes dans environ 24.000 fermes et couvrent plus de 100.000 hectares, dont 42.000 pour le blé dur.

Les Abruzzes cultivent encore la **betterave à sucre** (6.300 hectares, dont la moitié dans le Fucino), avec une production de 2.500.000 quintaux, du **tabac** (45.000 quintaux). La production de fleurs et de plantes en serre occupe une centaine d'hectares le long de la côte. Le secteur de « *l'agriturismo* » se développe très vite depuis 5 ou 6 ans : environ 820 entreprises avec un total de 2151 lits.

5) L'industrie et le tourisme

Les Abruzzes n'ont jamais été une région très développée industriellement ; elle est encore aujourd'hui une région de petites et moyennes entreprises et d'artisanat, dans le domaine des industries textiles, de l'habillement (chaussures), des industries agroalimentaires (le sucre à Avezzano, les pâtes de De Cecco et Del Verde, dragées de Sulmona, le « *panrosso* » de Pescara, gâteau typique de la région à base de farine, œufs, amandes, chocolat. Voir photo ci-contre) et des industries mécaniques. Mais elle est devenue la plus industrialisée des régions du Sud, avec les Pouilles, avec quelques grandes entreprises comme la fabrique de verre pour automobiles de la SIV à San



Salvo (Chieti), qui emploie près de 3.000 personnes, deuxième en Europe après Saint-Gobain. L'artisanat travaille le cuivre, le fer et l'or (à Guardiagrele), la céramique à Castelli (installée depuis des temps très anciens, elle se développe à partir du XVI^e siècle, avec les familles Pompei, Grue et Lolli, puis Cappelletti et Fuina), la pierre à Lettomanopello et à Poggio Picenze, les bijoux à Pescocostanzo, l'argenterie à Scanno. À Pratola Peligna, on fabrique les « *tarante* », lourdes couvertures de laine sans endroit ni envers, tissées à la main depuis le Moyen-Âge où passait là une route de la laine entre Florence et Naples, avec des dessins d'inspiration orientale dus au culte de l'Arménien Saint Blaise, protecteur des travailleurs de la laine. Dans le domaine de l'agroalimentaire, on compte 147 produits typiques de la



région : 22 fromages, 24 produits de charcuterie, 10 formes de pain, 13 légumes, 6 champignons, 16 fruits, 10 gâteaux et glaces, 2 liqueurs, 2 types d'eau-de-vie, 12 vins, 15 types de miel ... Les Abruzzes sont une région gastronomiquement riche !

Sur un autre plan, l'abondance des fleuves donne aux Abruzzes une grande richesse en centrales hydroélectriques, une centaine, dont les principales sont celles du Vomano (San Giacomo, Provvidenza et San Rustico). La Région a aussi des ressources de gaz naturel, dans les zones de Vasto et de Larino ; cela a conduit à la construction de

grands pipelines.

Les Abruzzes sont une des régions italiennes qui consacrent beaucoup d'efforts à l'implantation de systèmes d'énergie renouvelable, éoliennes et énergie photovoltaïque (Voir photo ci-contre).

Le tourisme aurait dans cette région des possibilités très grandes, le charme des paysages, aussi bien de montagne (la plus haute des Apennins) que de rivage marin, la richesse du patrimoine artistique et archéologique, l'intérêt particulier de l'histoire civile et religieuse (c'est une région où se sont toujours réfugiés les courants religieux hostiles au pouvoir politique de la hiérarchie religieuse romaine), l'existence de nombreux parcs naturels nationaux ou régionaux, l'importance et la vitalité des fêtes et des manifestations de culture populaire. Pourtant la région est restée ignorée des grands circuits touristiques en Italie pendant de nombreuses années.

Ce n'est qu'à une date assez récente que le tourisme s'est vraiment développé, faisant des Abruzzes la 5^{ème} région en pourcentage moyen de clients, pour la durée du séjour, après la Calabre, les Marches, la Sardaigne et le Haut Adige, et la 17^{ème} en nombre de touristes annuels. C'est d'une part un tourisme de montagne, d'hiver avec le ski et d'été dans les parcs naturels, d'autre part un tourisme côtier, avec de

nombreux hôtels, villages touristiques et établissements de bain, où l'eau de la mer Adriatique est presque toujours propre.

Le tourisme représente environ 20% des ressources régionales, y-compris le tourisme culturel, qui est important dans plusieurs villes, et d'abord à L'Aquila : la Région est riche en monuments, églises anciennes, abbayes, ermitages, fouilles romaines et musées archéologiques. Nous les verrons maintenant à travers le voyage dans les quatre provinces.

(On pourra approfondir la situation économique des Abruzzes et son évolution en consultant sur Internet les sites « *Economia abruzzese* »).

IV. – Les quatre provinces

Les Abruzzes sont maintenant divisées en 4 provinces, depuis qu'en 1963, le Sud de la région a été séparé pour constituer la région du Molise avec 2 provinces, Campobasso et Isernia (créée en mars 1970). La province de l'Aquila occupe la presque totalité de la zone montagneuse ; les trois autres couvrent la zone des collines et de la côte adriatique.



1) L'Aquila et sa province

La romanisation

L'Aquila est la principale ville des Abruzzes, sur une colline au Sud du fleuve Aterno. C'est le chef-lieu de la province, ville agricole et commerciale. Elle a un peu plus de 72.000 habitants. Elle occupe une conque située à 721 mètres d'altitude (Voir ci-dessous à gauche, panorama). Le drame est qu'elle a été la zone la plus touchée par le



tremblement de terre du 6 avril 2009 qui détruit de nombreux monuments et environ 10.000 maisons, et qui fait 308 morts, plus de 1.000 blessés et 25.000 sans-abris obligés de quitter aussitôt la ville. Elle avait déjà



été endommagée par les tremblements de terre de 1703 et 1706, après plusieurs autres. Elle n'a pas encore été reconstruite, malgré les promesses de Silvio Berlusconi.

Près de la ville, alors inexistante, les Sabins avaient fondé **Amiternum**, leur capitale, qui prit son nom du fleuve Aterno. La ville fut conquise par Rome en 293 av.J.C. et devint municipale jusqu'à l'Empire. Il en reste le théâtre et l'amphithéâtre. C'est là que naquirent **Appius Claudius Caecus**, le constructeur de la voie Appienne (312 av.J.C.), et l'historien **Salluste** (86-35 av.J.C.) ; c'est aussi à Amiternum que serait né **Ponce Pilate** dont on aurait retrouvé en 1580 les textes de condamnation du Christ, depuis lors disparus. Virgile évoque la ville dans *l'Énéide* (VII, vers 710 et 714). Amiternum avait aussi des thermes dont restent quelques éléments de l'aqueduc d'alimentation. On a retrouvé deux stèles gravées dont l'une représente un cortège funèbre romain de 28 personnes (Voir page précédente, l'amphithéâtre).

Il semble qu'Amiternum ait été ruinée par un tremblement de terre. Près d'Amiterno, à San Vittorino, on peut visiter les restes de catacombes chrétiennes du Ve siècle, dans l'église romane de San Michele, autour de la tombe de saint Victorin, martyr du IVe siècle.



L'invention de L'Aquila

C'est sur cette antique base romaine qu'au XIII^e siècle, les habitants des lieux décident de reconstruire une ville, qui s'appela « **Aquila** ». La vie économique a repris, et les occupants des châteaux environnants (99 châteaux selon la légende) décident de se réunir pour fonder une nouvelle ville, probablement pour échapper à la dispersion et à la domination des châteaux et des « ville » ou des possessions ecclésiastiques. Les historiens discutent sur l'origine : pour les uns, le fondateur fut l'empereur Frédéric II, dans sa lutte contre le pape, pour construire une ville qui ferait obstacle à l'expansion de l'État de l'Église, et aussi pour limiter le pouvoir des petits seigneurs féodaux ; d'autres pensent que la construction fut d'origine guelfe, voulue par le pape Grégoire IX pour soustraire les populations à l'autorité de l'empereur. La ville naquit en 1254 sur le lieu nommé *Accula* ou *Acquili* (du fait des nombreuses sources qui coulaient en ce lieu) et elle a profité aussitôt de l'aide du pape Alexandre IV qui y transféra l'évêché et lui donna le statut de commune libre. On ignore les détails de la fondation, mais la légende veut que se réunirent les habitants de 99 châteaux, dont il reste la trace dans les 99 églises (en réalité 62 !), les 99 quartiers, et la fontaine des 99 « *cannelle* » (il y a en effet 99 robinets d'eau, y-compris les 6 qui sont



dépourvus de macaron. Voir les 2 photos ci-contre) qui servit de lavoir aux femmes de Aquila pendant des siècles. Manfredi détruisit la ville en 1259, elle fut reconstruite immédiatement après sa mort en 1266, avec l'aide de Charles d'Anjou. Là est l'essentiel : les paysans, artisans et bourgeois des villages se réunirent pour se libérer du pouvoir des féodaux. Ils contraignirent aussi quelques villages et châteaux indépendants, et barons qui refusaient de se soumettre à la ville... ; celle-ci eut aussi des visions expansionnistes et profita des choix gibelins de villes comme Amatrice et Rieti pour les combattre... au nom du roi.

C'est le diplôme royal de Charles II, le 28 septembre 1294, qui confirma l'existence de la ville, en décidant que désormais le fisc ne serait plus payé individuellement par les châteaux, villages et terres, mais collectivement sous le nom unique de « Aquila ». Combien furent en réalité les « châteaux » ? on ne sait pas. Ils comprenaient aussi de petits villages lointains des hauts plateaux qui emménagèrent dans la ville sans pourtant y construire d'église. Pour les taxes de 1269, ils étaient 58. Mais reste la légende des 99 châteaux, des 99 églises et des 99 fontaines, et encore aujourd'hui, la cloche de la « *Torre Civica* » sonne 99 coups tous les soirs ! Charles II abolit de toute façon en 1294 le nom d'origine des châteaux pour ne connaître que la ville.

La reconstruction de la ville suivit un plan précis d'urbanisme : à chaque « château » fut assignée une aire urbaine proportionnelle au nombre d'habitants, où chacun pourrait édifier sa maison autour d'une place pourvue d'une église et d'une fontaine ; ainsi se reconstituait la communauté villageoise d'origine. Plus tard, la ville fut divisée en 4 quartiers principaux.

Celle-ci fut administrée d'abord par les représentants des châteaux et villages, organisés par un « *camerario* » ou « *Camerlengo* » (camerlingue), qui fut souvent un frère célestin qui eut autorité même sur le « Capitaine royal » représentant le roi. Cela dura jusqu'en 1354, où fut assassiné Lalle Camponeschi, représentant de la ville, et où le roi donna alors le pouvoir aux représentants des corporations les plus importantes, c'est-à-dire aux classes les plus riches de la ville, dominant en particulier les campagnes environnantes. La ville fut alors gouvernée par 5 « *Magnifici Signori della Camera* » qui étaient élus par un Conseil de 16 membres représentant les « *Lettrés* », les « *Marchands* », les « *Pelletiers* », les « *Métallurgistes (Metallieri)* » et les « *Nobles* ». Les Marchands se réduisaient pratiquement à ceux qui travaillaient la laine. Ce gouvernement dura jusqu'à l'occupation espagnole qui donna tout le pouvoir aux Nobles. Ce fut la période communale, celle qui fut la plus favorable à L'Aquila ; elle étendit ses territoires, par achat ou conquête militaire.

L'Aquila se trouvait par ailleurs sur la route prioritaire qui allait du Nord à Naples, celle que l'on préférerait à la route directe de Florence à Rome, infestée de brigands. La route qui passait à L'Aquila était sûre, bien protégée par les troupes du roi. Cela contribua à l'obtention d'une grande prospérité économique par le développement de l'élevage (ovin et bovin) qui alimentait une riche industrie de la laine et du cuir ; se développèrent ensuite l'industrie de la soie, l'industrie métallurgique (production d'armes, de croix processionnelles, de calices, d'ornements ...), la fabrication de briques. Sur son territoire, venaient vivre d'importantes colonies de marchand et banquiers étrangers. Elle obtint son Université en 1458, en faisant pression sur le roi Ferrante d'Aragon, brisant le monopole qu'avait dans le Royaume l'Université de Naples. Elle obtint de nombreux privilèges qui venaient renforcer son autonomie. Celle-ci était d'ailleurs confirmée par la création d'une « Zecca », un Hôtel des Monnaies : la ville avait le droit de battre



monnaie, des « *bolognini* » d'argent et des « *quattrini* » d'argent mélangé, et parfois des ducats d'or ; elle fut fermée à partir de Charles-Quint. L'Aquila possède aussi beaucoup d'incunables précieux, on a déjà dit que Adam de Rothvil, l'imprimeur allemand, disciple de Guttenberg, était venu s'installer à L'Aquila en 1481, publiant des œuvres d'auteurs latins en traduction et des œuvres d'auteurs locaux ; son successeur Eusanio Stella et ses fils continuèrent son œuvre jusqu'au XVI^e siècle.

On a déjà signalé aussi la présence à cette époque des trois grands saints franciscains, **saint Bernardin de Sienne** (1380-1444. Voir fresque du couvent Saint-Bernardin d'Ivrea), **saint Jean (Giovanni) da Capestrano** (1386-1456) et **saint Jacques (Giacomo) della Marca** (1394-1476). Saint Bernardin fut enterré à L'Aquila après de fortes disputes avec Sienne qui revendiquait sa dépouille. S. Giovanni (Voir son couvent à Capestrano, près de L'Aquila) fut un saint guerrier contre tous ceux qui menaçaient l'Église, les « fraticelli » franciscains, les Turcs, les juifs (ce

qui laissa à L'Aquila une réputation injustifiée d'antisémitisme, alors que la communauté juive de la ville était forte et respectée, ayant même le droit de possession foncière). San Giacomo della Marca contribua à pacifier la ville, institua le Mont de Piété, le troisième en Italie après ceux de Perugia et d'Orvieto.



En 1476, le roi Ferrante d'Aragon envoya à L'Aquila comme Lieutenant Général Antonio Cicinello, avec comme mission de limiter le pouvoir des corporations et en particulier celui de la puissante famille Camponeschi ; et en 1485, le peuple, ami des Camponeschi, assassina Cicinello et les soldats espagnols, le coupa en morceaux et le jeta par la fenêtre de sa maison. C'était une claire manifestation de la volonté d'indépendance de la ville, déjà affirmée lorsque, en 1423, le condottiere Braccio da Montone, à qui la famille d'Aragon avait donné la ville, tenta de la prendre ; après 13 mois d'un siège terriblement cruel, il fut vaincu et tué en 1424 : attaqué par l'armée de la reine (que Braccio avait trahie) et du pape, le condottiere fut achevé par les troupes de la ville commandée par Antonuccio Camponeschi. L'Aquila devint alors la seconde ville du Royaume après Naples, faisant du commerce avec Gênes, Florence, Venise, la France, la Hollande, l'Allemagne. En 1485, la ville se donna au pape pour échapper au pouvoir du Royaume de Naples, mais dès 1528, elle fut reprise par Charles-Quint, après un épisode violent de révolte populaire contre la présence des soldats espagnols qui logeaient chez les paysans et importunaient leurs femmes : le 31 décembre 1528, les paysans chassèrent et massacrèrent les troupes espagnoles, sous une tempête de neige. Charles-Quint lui imposa en punition une énorme amende de 100.000 ducats et la construction d'une forteresse qui permettrait de contrôler la ville (Cf. Photo page suivante). De plus, ses troupes, formées par le sac de Rome en 1527, pillèrent les palais et les églises, s'emparant même de l'urne d'argent qui protégeait le corps de saint Pierre Célestin. Les cloches de toutes les églises et de la « *Torre civica* » furent fondues pour fabriquer les canons de la forteresse. Les terres que possédait la ville furent confisquées et données à des barons allemands ; elles durent être peu à peu rachetées directement par les habitants de la ville. C'est cette domination espagnole qui amorça le déclin de la ville, gouvernée désormais par la classe somnolente et inactive des nouveaux barons. Il n'y eut



qu'une brève période de lustre sous la domination de la reine Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, de 1568 à 1586. La vie s'endormit littéralement, accablée d'impôts, occupée par les troupes espagnoles que les habitants devaient loger, l'industrie et les commerces d'évanouirent, tout était sous la coupe de ces nouveaux dirigeants incapables, qui n'essayaient que de se distraire en organisant quelques fêtes et en débattant dans des « Académies » où les participants se réunissaient masqués et en portant de faux noms grecs ou pittoresques, pour discuter de questions théologiques et morales.

Une brève révolte se produisit au moment de la prise de Naples par Masaniello en 1648, mais la république proclamée dura peu et les vaincus se réfugièrent dans le brigandage ; ils furent éliminés en 1684.

La ville fut encore affaiblie par les épidémies de peste (1349, 1363, 1464, 1424, 1526, 1656) et par les tremblements de terre, dont le plus terrible (après ceux de 1328, 1398, 1456, 1498, 1599, 1646, 1672) fut celui du 2 février 1703, qui fit crouler la totalité de L'Aquila, causant plus de 2000 morts et d'innombrables blessés. En 1712, on ne comptait plus dans la ville que 2659 habitants. La reconstruction en fit une ville baroque d'où la plupart des traces anciennes avaient disparu. Dans les années '70 du XXe siècle, L'Aquila donnait encore l'image d'une ville qui s'était endormie quelques siècles plus tôt.



L'Aquila avant le tremblement de terre de 1703

En 1706, les Autrichiens vinrent remplacer les Espagnols dans le Royaume de Naples, jusqu'à l'arrivée des Bourbons de Naples en 1734, qui relevèrent un peu la ville, mais sans changer substantiellement sa situation de misère : l'élevage avait diminué et les industries de la laine et du cuir avaient presque disparu.

Après l'occupation de la ville par les armées françaises révolutionnaires en 1798, et l'institution de la République à Naples, les gens des Abruzzes se retournèrent contre l'armée d'occupation française, reprirent la ville aux soldats français réfugiés dans la forteresse ; renforcés par des troupes venues de Rieti, les Français se livrèrent à un massacre des prêtres et à un pillage de l'église de S. Bernardin ; 300 soldats se retirèrent avec leur butin vers Rieti, et ils furent presque tous massacrés par les paysans révoltés, seulement 80 se sauvèrent. Quand elles se retirèrent, les troupes françaises furent presque toutes assassinées. Les paysans des Abruzzes furent qualifiés de « réactionnaires », alors qu'en réalité, ils ne défendaient que leur indépendance, leur famille et leur religion ancestrale. Cependant l'occupation napoléonienne du Royaume fut mieux acceptée, et le roi Joachim Murat fut respecté comme s'il était italien.

La révolution de 1820 imposa au roi de Naples une nouvelle constitution copiée sur la constitution d'Espagne de 1812. Le chef révolutionnaire Guglielmo Pepe fut acclamé à L'Aquila, en particulier par les étudiants de l'Université, mais battu par les troupes autrichiennes venues rétablir l'ancienne monarchie. Les hommes de culture et quelques nobles constituèrent des groupes de la *Giovine Italia* de Mazzini, et une révolution éclata à L'Aquila en septembre 1841, guidée par Luigi Falconi, Romualdo Palesse,



Giacomo Dragonetti, Giuseppe Cappa et Pietro Marrelli. Ils tuèrent le colonel Gennaro Tanfano, auteur de plusieurs répressions antérieures. Cela provoqua une nouvelle répression judiciaire très violente qui prononça des condamnations à mort, des emprisonnements et des exils.

En 1848, un Comité de soutien appuya la révolution à L'Aquila, guidé par Mariano d'Ayala, sympathisant libéral connu, qui dut s'enfuir dès 1849. L'Aquila applaudit l'entrée de Garibaldi à Naples en 1860, et le plébiscite du 21 octobre donna une majorité au rattachement des Abruzzes au Piémont. Il faut dire que le vote n'était pas secret : chaque votant devait demander soit le bulletin OUI soit le bulletin NON... et seul un prêtre, connu pour ses sympathies unitaires, osa ironiquement

demander les deux bulletins avant d'aller voter ! Pietro Marrelli, pur républicain, comme ses camarades et Mazzini, ne participa pas à ce vote qui ne faisait que remplacer une monarchie par une autre.

Dès 1861, partit de L'Aquila un appel à des réformes qui ne furent que partiellement et lentement réalisées. La création d'une École des arts et métiers attendit 1880, l'École d'Agriculture fut ouverte en 1868 ; par contre, l'ouverture d'une Caisse d'Épargne en 1862 montre la reprise d'une certaine activité économique ; il y eut d'innombrables discussions et retards pour que L'Aquila fût incluse dans le tracé des grandes lignes ferroviaires nationales.

Le fascisme réorganisa la ville, et c'est à partir de 1939 que l'article devint partie intégrante du nom de la ville (« L'Aquila ») qui était resté « Aquila ». Les fascistes construisent la « Fontaine lumineuse », deux nus féminins portant la conque qui symbolise la ville (Cf. photo ci-contre), ils réalisent de grandes installations sportives et donnent le départ à une exploitation touristique du Gran Sasso. Pendant la guerre, la ville resta hors des grandes zones de bataille, mais fut objet de terribles représailles de la part des Allemands, venus libérer Mussolini emprisonné sur la Gran Sasso par le Grand Conseil Fasciste, et pour punir des actions de partisans (massacre des civils de Onna).

Après la guerre, la querelle fut grande pour désigner quelle ville serait le chef-lieu de la Région. L'Aquila conserva son titre, mais désormais Pescara était devenue la principale ville des Abruzzes.

2) Visite de L'Aquila – Itinéraire 1

On part de la place de la Cathédrale (**Piazza del Duomo** ou Piazza del Mercato). C'est le centre religieux de la ville, en opposition à Piazza Palazzo qui en est le centre politique ; c'est aussi le centre culturel et social, la place du marché quotidien depuis 1303. C'est une des plus grandes places d'Italie (140 mètres sur 70). Elle ne comporte aucun palais nobiliaire, afin qu'aucun comte ne puisse dominer l'espace commun des citoyens ; en légère déclivité, elle est ornée de



deux fontaines, dont la vasque, supportée par des dauphins, est surmontée d'une silhouette de jeune homme nu portant un buccin (grosse trompette romaine) (1930-35, de Nicola d'Antino qui sera aussi l'auteur de la Fontaine Lumineuse. Photo ci-dessous) .

Sur le côté Sud, la cathédrale **Saints Georges et Maxime** (Cf. ci-contre), édifée au XIII^e siècle, elle est



entièrement détruite par le tremblement de terre de 1703 et reconstruite en style néo baroque ; en 1928, on ajouta les deux clochers latéraux ; il ne reste de l'église primitive que le côté droit. Voir à droite du Dôme la petite place San Filippo, son église, et le palais Cipolloni (1757).

Reproduction (papier ou numérique) interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.